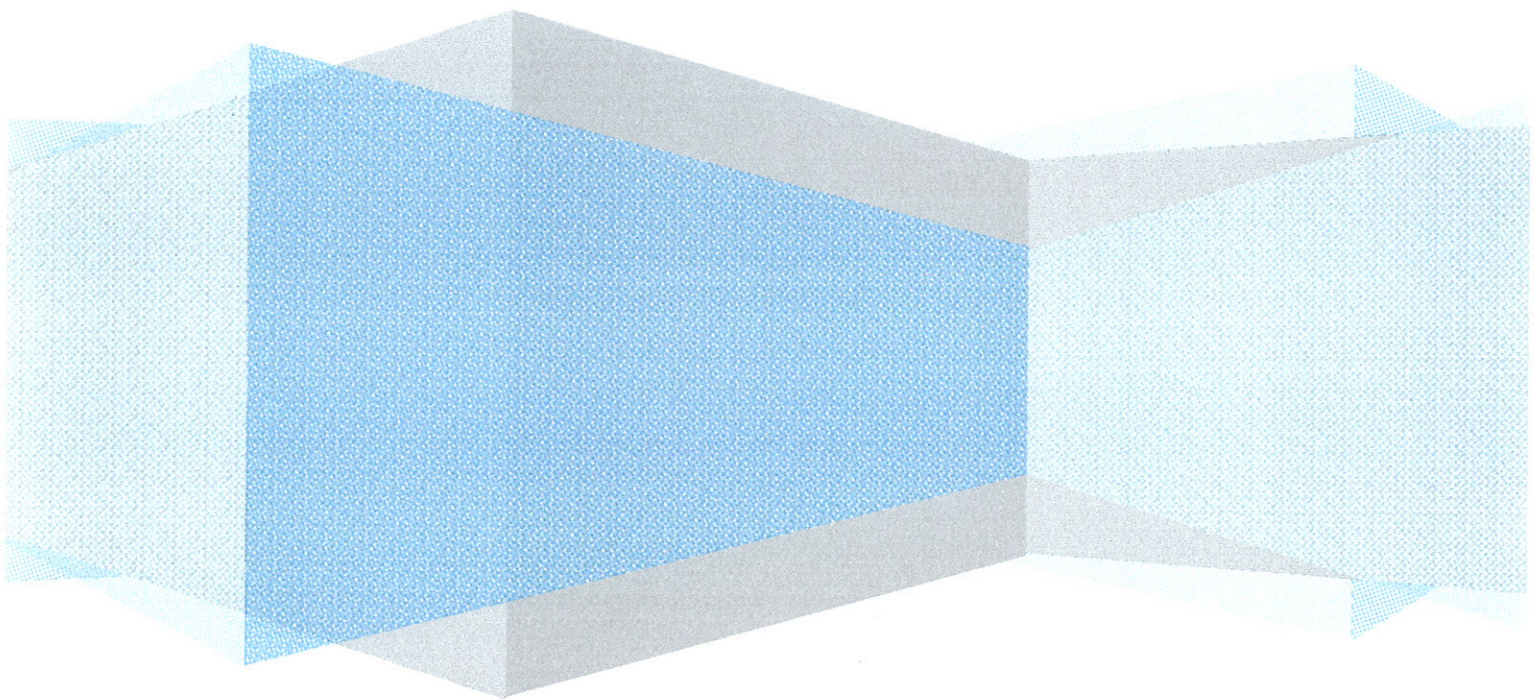


Plume de canal, nouvelles du Smatah

César, tonnerre et nid de guêpes

Yann Le Meur



César, tonnerre et nid de guêpes

Dans le vieil atelier de mécanicien qu'avait construit notre *tad-kozh*¹, ce matin-là je découvris, juchée sur deux tréteaux de bois délavés qu'avait grisés le temps et qu'on avait négligemment posés sur la terre battue, une espèce de bateau longiligne dont la grâce émanait d'un délicat effilement. Un kayak ! Une épaisse toile jaune recouvrait une armature mordorée faite de bois de pin vernis, naissant au jour par deux ouvertures dédiées aux pagayeurs, tandis qu'un caoutchouc couleur de jais enveloppait élégamment le fond de la superbe embarcation.

D'où sortait ce joyau ? Qui l'avait déposé, laissé chez nous ? Tandis que j'explorais, dubitatif, les pistes d'explication possibles, survint Maman :

- Eh bien ! Votre père en a passé du temps, depuis six heures du matin, à monter ce canoë...
- Un kayak, Maman ! Il est à nous ?
- Un cadeau !

Pendant les vacances nous avons, ma sœur *Lenaig* et moi, assisté Papa pour le tirage, le découpage et le pliage des plans de maison qu'il confectionnait à la mode manuelle d'autrefois. Raymond, le dessinateur, veillait à la propreté de l'ouvrage. Notre employeur familial avait choisi de nous gratifier sous forme d'un présent. A sa manière, Papa ferait d'une pierre deux coups. S'il présumait certes que le kayak ravirait ses enfants, son idée se nourrissait néanmoins d'une autre perspective esquissée, quant à elle, par la recherche du bien public. En naviguant sur le Canal, nous formerions le fer de lance d'un nouvel élan que Papa, devenu maire, souhaitait donner à la vallée de l'Aulne dont il désirait, amoureusement, valoriser les richesses environnementales, économiques et ludiques.

C'était bien beau de disposer, chez soi, d'un kayak, mais comment le transporter jusqu'au Canal à chaque usage ? Il nous fallait un garage à bateau, près de l'eau. Une idée germa. Les grands-parents d'un copain d'école, Christian, habitaient la maison éclusière de *Bizernic*. Cette vieille bâtisse, Henri Duigou et sa femme ne la quittaient presque jamais, comme du temps où leur métier d'éclusiers exigeait d'eux une grande disponibilité. Voici comment le kayak jaune élut domicile dans l'appentis en bois longeant l'arrière de cette habitation faisant face à l'écluse la plus proche et la plus familière des Châteauneuviens de la ville. Nous devons le hisser, à bout de bras, pour le poser sur des barriques de cidre sans doute hors d'usage, de telle manière qu'il ne prenait pas vraiment de place.

¹ Grand-père (ainsi appelions-nous notre grand-père paternel, Guillaume Meur).

Les séances de kayak se révélèrent plus sportives que nous l'avions imaginé. Si nos bras souquaient fermes, nos jambes n'étaient pas en reste. Notre maison se trouvait au dessus de *Kerarthur*, au lieu dit « *Menez ar barrez* »², l'endroit le plus haut perché de la commune de Châteauneuf-du-Faou. Nous dévalions hardiment, à vélo, la pente continue de deux kilomètres nous séparant du Pont-du-Roy, sachant, inconsciemment, que cette belle descente deviendrait au retour cette montée longue et pénible qu'il nous faudrait affronter vaillamment. Nous prenions en enfilade les rues Jean Dorval, du Four et de la Mairie pour nous précipiter à toute berzingue sur la route menant au Canal. Une fois passée l'école Saint-Joseph, il fallait freiner dur en vue de négocier le terrible virage, à double détente, qui nous attendait tel cet enfer froid³. Enfin, c'est en douceur, apaisés, que nous achevons en roue libre, jusqu'à *Tal ar Pont*, l'exaltant parcours de notre longue descente.

A *Bizernic*, nous allions trouver les vieux éclusiers qui nous remettaient la grande clé rouillée ouvrant la porte de leur appentis. En cas d'absence, rare, je m'en allais chercher le petit-fils, Christian, lequel pêchait tout le temps, debout sur le déversoir. Empruntant le chemin de halage, nous portions péniblement le bateau jusqu'au point de mise à l'eau que constituait l'ancien lieu de baignade. Cet endroit s'appelait encore « le plongeur », en souvenir du temps proche où ce dernier, culminant à deux mètres, attirait une foule de jeunes gens avides de rencontres ou de sensations fortes, quand il ne s'agissait pas pour quelques fiers sportifs de jouer devant ces dames les matamores.

Une remontée de l'Aulne, voilà l'exploit que nous autres accomplirons, Gaël et moi ! Jusqu'à *Pont-Triffen*, là où la rivière, en amont, savoure encore sa liberté. Les parents maugréent, agrément, tout de même. Une semaine.

Notre paquetage comporte ma vieille tente orange pâle aux lourds piquets d'acier, un matériel de cuisine rudimentaire, des boîtes de conserve, quelques vêtements et une trousse de secours dans laquelle la maman de Gaël a placé, avec insistance, de quoi soigner les morsures de vipère. Ce barda pèse lourd. Le temps aussi !

Jusqu'à proximité de *Boudrac'h*, le périple se déroule sans encombre. Là-bas, des hirondelles, élégantes et menues, virevoltent à la vitesse de l'éclair en un ballet de boucles et de spirales fulgurantes, happant les insectes invisibles se mouvant à la surface de l'eau. Distracts, nous n'apercevons pas les fils de crin tendus, depuis le bord, par des cannes à pêche en faction. Tout d'un coup, panique ! Nous voici empêtrés, un homme hurle, s'épanche : « crétins, venez par ici, maintenant ! ». Nous obtempérons, non sans crainte que l'irascible nous fasse chavirer, car il nous semble que le bonhomme n'apprécie pas les kayakistes du dimanche. Non sans dextérité, le pêcheur démêle l'écheveau qui nous entrave. S'accompagnant d'un mouvement de bras dédaigneux, il intime l'ordre de ne plus tremper nos pagaies dans cette eau territoriale qui nous apparaît soudain réservée à ces paresseux tout juste bons à taquiner le gardon. Nom de nom ! Nous naviguons en milieu hostile !

² La montagne de la commune.

³ *An ifern yen* (les bretons associent parfois l'enfer au froid).

L'écluse ! Infranchissable. Hors d'usage, les lourdes portes désaffectées, témoins d'une époque riche en trafic fluvial accueillant autrefois bateaux et péniches halées à la bricole ou par de forts chevaux, demeurent désormais tristement closes, à jamais peut-être. Seule *Bizernic* dispose alors d'une échelle à saumons toute neuve, offrant le passage aux canoës. Quel imprévu contrariant ! Notre canot, chargé à fond, jusqu'à l'inaccessible, est lourd. De surcroît, l'abordage se révèle ardu dans ces lieux non prévus pour cette occurrence, laissés en friche depuis la fin des éclusiers qui les entretenaient. Il faut accoster, tirer le bateau sur la berge escarpée, le monter jusqu'au halage, le porter, une fois délesté, de l'autre côté de l'écluse, le recharger, le remettre à l'eau où la tâche la plus périlleuse attend nos corps éreintés : retourner, de trop haut, dans notre embarcation instable, frayant notre passage parmi les orties et les ronces qui assaillent nos chevilles.

Route vers le Moustoir, notre prochaine étape ! Que le temps est lourd ! Un éclair, puis le tonnerre, et la pluie, diluvienne. Et nous voici au milieu d'une rivière entourée d'arbres, offerts à la foudre guettant telle l'*Ankoù* ses proies terrorisées et faciles. Trempés jusqu'aux os, torses nus, nous redoublons d'effort, visant le refuge espéré de la maison éclusière du Moustoir. Une fois parcourue la si longue distance séparant cette fois les deux écluses, nous trouvons porte close. Désespérance. Une chape semble couvrir cet espace enclavé dans lequel nous agrippe l'angoisse. Sous la pluie battante, harassés, il nous faut une nouvelle fois franchir par la berge, aux abords bien plus abrupts encore, l'écluse désaffectée.

Nous pagayons à présent vers le *Waker*⁴. En ce lieu, exhalant calme et hospitalité, l'espoir renaît quand s'invite la sérénité. Partout s'offrent, d'un côté à l'autre d'une passerelle, des lieux d'abordage accueillants. Même une petite rampe d'accostage a semble-t-il été construite à notre convenance. Il y a de l'espace, on respire, les berges sont aérées, entretenues. Un havre.

Sous la pluie, toujours battante, la tente est promptement dressée. Enfin, à l'abri ! Saisissant l'ouvre-boîte miniature, je propose de déguster, pour fêter notre sauvetage, la crème Mont-blanc vanillée acquise en perspective d'une belle occasion.

« Le diable bat sa femme », dit Gaël, qu'un rayon de soleil avait attiré vers l'air libre, alors qu'une pluie fine tente une résistance ultime dont sourit, de toutes ses couleurs, un malicieux arc-en-ciel.

Un cassoulet, un rami, un yams et *da gousket* : au lit ! Fourbus que nous sommes ! Avant de dormir, nous discutons de nos rêves d'adolescent, des filles, bien sûr, et du concours de bâtonnets de glace à l'eau qu'on achète cinquante centimes chez Grall, au café du Canal surplombant la cale. Une fois l'esquimau dégusté, apparaît le patronyme ou le prénom d'un personnage célèbre dont la réunion des deux parties du nom entraîne le gain d'un lot. Gaël,

⁴La prononciation « Le *Waker* » relève d'un « bretonnisme ». En français, on devrait dire le *Gwaker*, mais les gens font instinctivement en français la mutation GW/W qu'ils appliquent en breton après l'article « ar » : *ar Waker*.

qui possède César, rêve d'obtenir Jules, qui lui ferait gagner un *Ciao*, une mobylette italienne des plus distinguées qui, par sa grâce, se distingue fièrement de la classique Peugeot 102.

« Je l'ai, moi, Jules », dis-je, ce soir-là, histoire de blaguer. Mon compagnon exulte, imagine le partage futur de notre bien commun et des conquêtes qui l'accompagneront. Aie ! Je n'ose pas le décevoir. Pleutre, je procrastine : on verra ça plus tard.

Au réveil, la rivière scintille de ses reflets bleu-nuit, le soleil illumine un paysage paisible qu'habitent gentiment les hêtres, les chênes et les fiers peupliers semblant veiller sur la vallée. Nous resterons là ! Allons au pain, à Saint-Gwazeg. Pour les courses nous avons le choix entre le bourg de cette paroisse et le café-épicerie campagnard de *Pont-ar-Stang*, jouxtant *Lanmeur*, l'écluse suivant celle du *Waker*. Là-bas, au bord de l'eau, la vieille *Chan ar vran* se promène, avec sa coiffe et son jeune amoureux, puis dans le bistrot elle boira un coup de rouge, tapera la coinchée, entonnera, peut-être, la gavotte.

Temps chaud, baignade ! Joyeux, passablement énervés, on fait les cons avec le kayak, debout dedans tandis que nous hululons. Le bateau se retourne, la toile s'imbibe, le bateau coule. Le sauvetage, exténuant, dure quatre heures, jusqu'au goûter, à la confiture. Des guêpes ! Qui vibronnent, narguent, attaquent, sortent de partout et s'infiltrent dans la tente. Nous campons à proximité d'un nid ! C'est la guerre. Une trêve : je m'assieds par inadvertance sur une guêpe préalablement éliminée, qui trouve encore le moyen de me piquer. Et dans notre trousse à pharmacie, y'en a que pour les vipères.

Il nous faut partir. Par beau temps, cette fois. Nous flânon, le long des berges, à l'ombre des feuillages inclinés vers la fraîcheur de l'eau. Nous saluons la loutre embusquée et l'impassible héron. Sur le contre-halage devenu forêt vierge - nouvelle *terra incognita* - quelquefois apparaissent, furtivement, des couples illégitimes venus ici trouver transgressions et plaisirs, dans ce paradis aulnais des jouissances défendues.

Pour ma part, c'est cette histoire, stupide, de Jules César qui taraude ma conscience. Gaël va être furieux. C'est malin !

Notre voyage a pris fin. Gaël suggère d'aller chez Grall : « fêtons notre *Ciao* ! ». Diabolo-anisade pour lui, glace pour moi. Mon copain n'en finit pas d'imaginer gaiement les formes d'usage partagé de notre future propriété. « Une semaine chez toi, l'autre chez moi, qu'en penses-tu ? Au fait, *Yann*, tu sais où tu l'as rangé ton bâtonnet ? ». Je soupire, intérieurement, désespéré, projetant machinalement mon regard vers le petit bâton de la glace à l'eau que je viens d'engloutir sans plus aucun plaisir.

« Mais, dans mon falzar, mon cher Gaël » ! M'exclamé-je, radieux, levant les bras au ciel avec cet enthousiasme que mon ami attendait depuis longtemps de moi, vu qu'on avait gagné le *Ciao*, tout de même. Souriant, je glisse discrètement dans ma poche le bâtonnet, au milieu duquel s'inscrivent les cinq gentilles lettres composant le mot...

JULES.